

Ottawa, Ottawa, que me veux-tu? L'automne

André Belleau

Volume 18, numéro 2 (104), mars-avril 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30932ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1976). Ottawa, Ottawa, que me veux-tu? L'automne. *Liberté*, 18(2), 23–30.

Ottawa, Ottawa, que me veux-tu ? ***L'automne***

À R.J.

... Rue Rachel, non loin de la rue Papineau, c'est un enfant qui s'approchait, les bras gauchement refermés sur plusieurs livres à reliure bleue cherchant à s'échapper. Il avait dû passer à la bibliothèque après l'école. D'autres petits le rejoignirent et je les regarde s'éloigner, le sac au dos, leurs pas faisant craquer les quelques feuilles déjà tombées. Avec les règles et autres objets qui sortent de chaque coin des sacs, ils ressemblent à des sans-filistes en campagne ; il me suffirait de plisser les yeux, de faire un petit effort malgré le malaise qui avait commencé à m'envahir, pour oublier la rue Rachel et m'imaginer voir un groupe des transmissions dans quelque endroit perdu d'une Angola de l'avenir. Puis ma pensée revient vers ces bouts de règle ébréchés qui dépassaient et par eux aux pauvres choses que j'avais toujours aimées et que je ne pouvais évoquer d'habitude sans une émotion très particulière : livres d'occasion, crayons mordillés, cahiers bien remplis et comme renflés d'attention naïve et de bons points obtenus. Je me demande si c'est mon enfance appliquée, naguère à Ottawa, qui se rappelle à moi en profitant de l'attentisme un peu plat (mais avec quelque chose de cuisant cette fois) qui fait sourire les adultes au passage des

petits. Ils s'éloignaient, ils étaient presque au coin de la rue De Lanaudière, trimballant dans une lumière de bande dessinée les très humbles instruments de la connaissance.

Je reviens, hésitant, vers la rue Papineau et me trouve à nouveau devant l'énorme bloc gris de l'Immaculée-Conception. Mais la clarté du début d'octobre, angoissante à force d'intensité, coloriait si vivement ce coin de Montréal, — le monolithe jésuite, le carrefour Rachel-Papineau, l'angle nord-est du parc Lafontaine —, qu'il me semble effectivement que je vois tout avec mes yeux d'autrefois, quand j'avais treize ans et que je rentrais de la bibliothèque de la rue Metcalfe à Ottawa les bras chargés de livres de Jules Verne et de Raoul de Navery. La rue Metcalfe avec ses arbres et aussi quelques pâtés de la rue Elgin tout près m'entouraient d'une claire tiédeur. C'étaient à vrai dire les seuls endroits de la ville qui ne me parussent pas de glace. Sacrement ! Maintenant je suis là au coin de la rue, je viens juste d'arriver à Montréal, et je fais des phrases, j'ai envie de pleurer ! Je me dis : « Je suis l'ingénieur qui vient du froid ».

Je voulais travailler à Montréal. Je n'avais pas oublié de fourrer dans ma valise mon beau diplôme d'ingénieur de l'Université d'Ottawa. Or après quelques jours ici, je me sentis doucement glisser dans une sorte de durée somnambulique rythmée par ces nouveaux lieux et ces nouveaux gestes comme si leur répétition me rassurait : ma chambre, le travail au bureau, le repas du soir au Saint-Louis Grill, la blanchisserie une fois la semaine, la lettre du dimanche à mes parents. Le temps se contractait et s'épaississait. Je crois que je ne le sentais plus. C'était assez curieux mais comment aurais-je réussi à me secouer ? A y repenser aujourd'hui, je me demande si je rêvais ou si c'était plutôt la réalité, la vie elle-même qui se changeait en une pâte sommeillante et fiévreuse dans laquelle je m'engluais, à l'image de ces épais journaux — la *Presse*, le *Montreal Star* — que je passais des soirées entières à lire dans ma chambre. Les doigts noircis par l'encre, je n'avais jamais fini, je souhaitais peut-être ne jamais finir, je dérivais mollement dans le marécage des mots. Au fond, je ne les lisais pas vraiment, je repoussais le temps réel, je m'installais dans un autre temps que je créais moi-même

avec la seule suite des caractères et des lignes. C'est pourquoi, j'imagine, tout devenait pareil. La déclaration du grand Trudi-Truda, le Premier Ministre, avait aussi peu ou autant d'importance que celle du Secrétaire de l'Association des embouteilleurs. Je me sacrais bien de ce que ça voulait dire.

Ce qui m'étonne aujourd'hui quand j'essaie de me reporter à cette période encore récente de ma vie, c'est que je ne me sentais jamais seul. J'étais entouré, peuplé d'ombres. Je me laissais traverser comme une passoire, un filet à ectoplasmes et je me liquéfiais, me ramifiais en elles à l'infini. Même à présent, même après la rencontre de Flora, je ne crois pas à ma substance et à mon identité.

J'ai beau me dire que cette plasticité gluante aurait dû paraître hideuse, il est indéniable que je n'étais pas malheureux, que j'étais même heureux. Souvent quelque chose me soulevait, je me dilatais, je devenais pure expansion. J'étais tout entier joie sans objet et attente de ce que je ne connaissais pas. Quand ça m'arrivait, je sortois de mon trou en piétinant distraitemment les journaux éparpillés sur le plancher (ou les feuilles des rapports que je devais parfois rédiger le soir sur la résistance des bétons). La rue Saint-Denis me voyait descendre — je m'y promenais assez souvent pour pouvoir m'exprimer ainsi — vif, tendu : une roquette flaireuse. Elle se trouvait associée, par je ne sais quelle suggestion puissante agissant à mon insu, à tout ce qui chez moi, flâneur ensommeillé ou ingénieur polymorphe, aspirait à la totalité. Je me sentais grandir, j'aurais ouvert des bras gigantesques au beau milieu de la rue, je les aurais refermés lentement sur toutes choses rassemblées et tenues : la salle Saint-Sulpice pour la musique, la librairie Ménard pour les livres, le Saint-Denis pour le cinéma, la sourde et déchirante pulsation qui les réchauffait et qui devait être l'amour. Je n'avais conscience d'aucune limite. King Kong de la mirandole échappé des forêts de la Gatineau, il m'était difficile d'imaginer qu'il pût se trouver quelque abîme entre ma faim et la réalité. Bref, j'étais encore un enfant.

Je me demande maintenant si cet engourdissement traversé d'éclairs n'avait pas quelque rapport avec ma vie antérieure à Ottawa. Aujourd'hui encore, je revois la ville où

j'ai vécu jusqu'à vingt ans à la manière dont on se souviendrait d'un conte saugrenu dans lequel des statuettes de glace joueraient d'interminables parties de monopoly au milieu d'un décor planté par Walt Disney. Si le Château Laurier avait l'air tout droit sorti de Disneyland, l'Ungava entier aurait tenu à l'aise dans la rue Rideau le dimanche soir. Mon père, qui ne s'était jamais habitué à la mentalité un peu étroite de ce chef-lieu, avait fini par atteindre le poste d'Agent d'Administration grade 2 (\$7,400 - \$8,800). Comme tous les habitants travaillaient pour l'Etat, la vie obéissait à une hiérarchie stricte. Les Agents d'Administration grade 4 ne fréquentaient pas les Agents d'Administration grade 2. Les Inspecteurs de Chaudières classe 6 évitaient de visiter l'exposition régionale ou d'aller jouer au bowling en même temps que les Inspecteurs de Chaudières classe 3. A y repenser, c'était plutôt Walt Disney revu et corrigé par Kafka. On ignorait encore dans cette localité à vrai dire assez isolée, à mille lieues semblait-il de centres aussi importants que Truro, Brandon ou Medicine Hat, qu'il se parlait réellement sur terre d'autres langues que l'anglais appris dans les pages sportives de l'*Ottawa Journal* et le manuel de classification de la Commission de la fonction publique. Vous vous seriez mis un jour, rue Banks, pendant l'heure du lunch, à baragouiner un idiome un peu inattendu : le suédois, le bambara, le français ou le guarani, on vous aurait pris pour un extra-terrestre, une intrusion soudaine de la science-fiction dans la calme vie administrative. Mais l'étonnement puis la curiosité auraient vite fait place à l'hostilité car les gens du chef-lieu n'aimaient pas les étrangers. C'est là que j'ai vécu dans les bonheurs tranquilles.

Il est remarquable comme nos souvenirs entretiennent de puissantes complicités avec nos fantasmes. Au seul nom d'Ottawa, je peux voir aussi de vastes salles peintes de vert gouvernemental où des enfilades de Commis grade 4 bloqués se masturbent à côté de Secrétaires grade 3 toutes droites, étrangement immobiles, les orbites vides ou les yeux crevés. Pas de bruit inutile. Pas d'éclats de voix. Tout était nécessaire et suffisant, sans variations, ornements, reprises ou insistance. L'abondance crie à bon marché, la pauvreté in-

convenante, elles s'affichaient en face sur l'autre rive de l'Outaouais, à Hull. Là *vivaient* les bûcherons, les menuisiers, les journalistes, les Commis grade 1. Dans la basse salle obscure du Comet Lounge et aussi chez Hervé (il fallait monter quelques marches, c'était quand même mieux éclairé et moins plein), les putains rieuses bavardaient sans hâte entre elles ou avec les hommes. Parfois la porte s'ouvrait tout à coup, un Economiste grade 9, venu de l'autre rive en excursion secrète, se tenait sur le seuil, effaré, résolu, cherchant à hauteur de sein et de cuisse ce qui lui ferait oublier le monopoly. Parfois même il entrait pour vite ressortir avec une fille. Il ne perdait pas de temps, il s'éloignait comme un automate, le visage congelé, les yeux absents. Mais à l'hôtel, il commencerait à raconter sa vie. (Un Oblat en baloune songerait Agathe Sabourin). Il refuserait d'éteindre la lumière. Il s'agenouillerait à ses pieds. Il lui embrasserait la cuisse au-dessus du bas sous la jarretelle, il lui lécherait l'aine, il lui fouillerait le vagin de sa langue. Debout, les jambes écartées, Agathe dirait : « T'aime donc ça, manger une femme ? » Puis elle le couvrirait d'un grand rire. « Speak white, mon beau blond, speak white ! » Il se blottirait sous elle comme sous un palmier de bénédictions.

A Hull, je me sentais chez moi. Pourtant j'appartenais aussi à l'autre rive. Et j'avais absorbé à mon insu quelques-unes des histoires grâce auxquelles un garçon ayant fréquenté le Glebe Collegiate Institute refait le monde et se protège de lui. Derrière Hull et vers l'est, à Rigaud, commençait l'hinterland irréductible, le Québec mystérieux où les femmes, racontaient les plus âgés, étaient aussi chaudes que la Floride et juteuses comme le temps des sucres. Calvaire ! Pour un peu, on leur aurait fait croire que Rita Surprenant, qui montrait ses gros tétons le samedi soir à Pointe-Gatineau, était la danseuse préférée de Robert Bourassa, lequel régnait à Québec mollement étendu au milieu d'une cour lascive. O great Latin lovers ! O jeunesse éternelle du mythe ! Les images les plus contraires, voire les plus fausses, s'unissaient dans cet appétit d'amour mouillé et tellurique.

Or j'étais tombé absolument et transcendentalelement amoureux d'une fille pâle et pointue qui avait le sens cos-

mique et qui apprenait la guitare depuis nombre d'années. Quand elle posait sa longue main sur les cordes, j'étais hypnotisé, je croyais voir les serres d'un oiseau. Ce n'étaient pas les cordes qui gémissaient, c'était moi. Elle se disait adepte d'une religion hindoue. « Ne cherche ta référence qu'en toi-même, murmurait-elle, toi-même comme une mouche à feu au bout d'un poil du ventre de Rama... » Elle disait aussi, entre deux accords de sa guitare : « Ce ne sont que des rides, même pas, rien qu'un peu d'écume à la surface de l'Océan, quelque part... » Sans doute faisait-elle allusion aux événements dont on parlait beaucoup à la télé et dans les journaux : les grèves, les élections, etc. Quand j'essayais de glisser ma main entre ses cuisses, elle se hérissait. « On a des manières », coupait-elle, la voix sifflante, « on doit attendre, on doit se purifier avant la grande Fête ». Je m'écorchais. Pourtant, j'en suis sûr, elle n'avait envie que de ça, elle en éprouvait des picotements, elle mouillait sa culotte. J'étais prêt à tout pour l'amollir. Je me sentais assez d'élan pour partir irriguer le Sahara tout entier. Le moyen, pensais-je, c'est de me rendre intéressant, éveiller sa compassion, lui fournir le prétexte d'une action militante. Je me mis donc à professer, à l'encontre de son mysticisme, le matérialisme le plus épais, le plus compact, le plus grossier. J'étais disposé à rejeter la théorie atomique, la matière y apparaissant trop fine et trop subtile. Même la molécule normale me semblait trop ténue. Je faisais dans le macro-moléculaire. C'était grotesque et abject. J'accompagnais cette métaphysique de la grosse particule de sourires désenchantés, de regards pleins de lassitude et de fièvre, comme si de toute mon âme j'eusse aspiré à quelque chose de plus grand et de plus beau mais qu'il avait bien fallu me résigner, avec lucidité et courage, à l'inéluctable petitesse de la réalité. Le signal était clair (et de reglissier ma main sous sa jupe). Mais ça ne marchait pas. Elle déposait sa guitare et se mettait à jurer comme une pouffiasse.

Je voulais partir pour de bon, elle me retenait, me suppliait. Je me voyais coïncé tel un rat auquel on flanque une névrose expérimentale. J'étais devenu une caricature mélodramatique de moi-même, je promenais sur la Côte-de-Sable,

comme un épagneul triste attirant les coups de pied, mon double dérisoire, pathétique, crucifié, sanglant. Elle me disait parfois : « Attends-moi, je m'en vais quelques jours à la campagne, j'ai besoin des bois, je peux passer toute une journée à regarder un bouleau ». Je finis par apprendre qu'elle en profitait pour se faire enfilier par tous les bûcherons et les trappeurs de Maniwaki. Elle avait faim et soif d'élémentaire. Un jour, elle fut enceinte. Elle se promenait devant moi dans le salon en bombant le ventre, la guitare dessus. Elle le faisait exprès. Je restais muet à force de vouloir crier. Puis un autre jour, je ne sais comment, il se produisit un déclic, quelque chose se dénoua et tout à coup j'éclatai de rire, je ne pouvais plus m'arrêter, je me laissais rouler en lui, je cascadais triomphalement. j'étais le Niagara. Elle s'était immobilisée, la guitare suspendue. Mais je n'avais plus d'yeux pour elle, je regardais dehors. Déjà, une mince couche de neige brillait sur les sapins noirs. L'air devait être plus vif. Ce serait bientôt Noël. Les pauvres allaient avoir froid cet hiver. Le train du Canadian Pacific entraînait en Gare Union. Dans quelques jours sortirait le catalogue de Canadian Tire. Le temps se soulevait et s'ouvrait dans un appel. Je me levai et sacrai mon camp sans dire un mot.

Après plusieurs mois à Montréal, mes bouffées délirantes s'espacèrent, ma somnolence se fit égale et ininterrompue, si bien qu'elle finit par prendre l'aspect même du cours des choses. L'absence de vie devenait ma vie. Le processus par lequel notre refus entropique de ce qui menace, brûle, déchire, coïncide peu à peu avec ce que le monde attend de nous, est sûrement imperceptible. J'imagine que si je n'avais pas trouvé Flora, j'aurais oublié jusqu'à la notion de réveil. Il faut dire que tout allait vraiment trop bien. J'avais de l'avancement. Avec ma tête à chiffres et ma règle à calcul, je traduisais à l'usage de mes patrons des situations ou des problèmes en apparence confus et lacunaires dont ils n'avaient ni le goût ni le temps de se demander par quels bouts il fallait les prendre ; je leur procurais des langages clairs qui n'avaient au fond pas plus de rapport que les données premières avec la réalité mais qui, parce qu'ils les rasuraient, les faisaient s'immobiliser dans une décision plutôt

que dans une autre comme sous la commande d'un faible signal, d'une légère chiquenaude administrative. Et l'on me disait effectivement que j'étais l'esprit le plus clair de la boîte. Cela me flattait modérément. J'avais l'impression de remettre simplement de bons devoirs propres, bien ordonnés, tout comme jadis quand j'allais chez les frères de la rue Sussex. Ce qui m'aurait paru difficile, c'eût été le désordre, l'inattendu, l'obscur. Mais je ne pouvais permettre le dérangement. Je me sentais responsable devant un tribunal invisible. Je n'étais plus King Kong ouvrant les bras pour étreindre le monde, je me croyais comme Atlas obligé de le soutenir. Et je me portais vaillamment à toutes les brèches par où l'innommable désordre extérieur eût pu entrer.

La vérité, c'est que plus creux encore, et quand j'avais le courage de me l'avouer, je ne désirais que la nuit et le chaos.

Mais ceci est une autre histoire que je conterai peut-être un jour. Comment je fis la connaissance de Flora dans le lobby de l'Hôtel Pennsylvanie. Comment après m'avoir suivi à ma chambre, elle voulut regarder la tivi et s'enfuit toute nue dans le couloir à la vue du grand Trudi-Truda au téléjournal. Comment elle me fit lire Louis Fréchette. Et comment elle était toujours consentante, sauf le mardi matin, à Batiscan,* avec les flics, et sur un drap jaune semé de fleurs rouges. J'avais trouvé mon encyclopédie chinoise. J'étais délivré de l'ordre...

ANDRÉ BELLEAU

* Voir « le Fragment de Batiscan » (à paraître).